

Revue européenne
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XLVIII-146 | 2010

Vilfredo Pareto et le canton de Vaud

À propos de l'idée d'« école de Lausanne »

Pascal Bridel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/758>

DOI : 10.4000/ress.758

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2010

Pagination : 89-92

ISBN : 978-2-600-01449-6

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Pascal Bridel, « À propos de l'idée d'« école de Lausanne » », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLVIII-146 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/758> ; DOI : 10.4000/ress.758

Pascal BRIDEL

A PROPOS DE L'IDÉE D'«ÉCOLE DE LAUSANNE»

Souvent opposée à l'École de Cambridge et à l'École autrichienne, l'École de Lausanne recouvre plus une réalité « géographique » qu'une véritable communauté scientifique. Organisée autour de la théorie de l'équilibre économique général concurrentiel conçue par Léon Walras (1834-1910), premier occupant de la chaire d'économie politique de l'Université de Lausanne, cette approche théorique est perfectionnée par son successeur Vilfredo Pareto (1848-1923). Ce courant analytique est à l'origine de la colonne vertébrale de la théorie économique moderne qui trouve son achèvement dans les années 1960 dans la formulation classique due à Arrow, Debreu et MacKenzie. La théorie de l'équilibre général formalise mathématiquement, dans un cadre de concurrence parfaite, l'interaction entre une infinité d'agents économiques rationnels et d'entreprises maximisant leur profit de manière à définir un vecteur unique de prix d'équilibre garantissant une égalité entre l'offre et la demande sur tous les marchés des biens et des services producteurs. Ni Walras, ni Pareto (préoccupé par la recherche d'un optimum d'utilité sociale) n'arrivent à offrir une démonstration convaincante de l'existence et de la stabilité dynamique de cet équilibre général concurrentiel.

Le *tâtonnement* des marchés walrasiens à la recherche du vecteur de prix d'équilibre n'est qu'une représentation théorique d'un mécanisme atemporel d'ajustement illustrant un possible fonctionnement de la mythique loi de l'offre et de la demande. Mantel, Sonnenschein et Debreu démontrent finalement dans les années 1970 l'impossibilité théorique de ce théorème de stabilité. Dans le prolongement de la tradition établie par Walras et Pareto, les économistes modernes sont ainsi parfaitement équipés pour définir les conditions nécessaires à la définition d'un vecteur de prix d'équilibre dans une économie concurrentielle, mais sont incapables d'expliquer rationnellement, même dans un modèle théorique abstrait, comment s'établit cet équilibre.

De même, les modèles d'équilibre général calculables présents derrière toute la macroéconomie moderne n'offrent pas non plus de théorème de stabilité et revendiquent explicitement, et dès le départ, de ne travailler qu'à l'équilibre. Considérer des sentiers de prix et de quantités stochastiques comme des points d'équilibre est désormais complètement admis par les théoriciens modernes pour qui, comme l'affirme Lucas, le « concept d'équilibre [et a fortiori l'idée d'équilibre général] n'est pas une caractéristique du monde réel mais une manière de le regarder » (Snowdon et Vane, 1998, p. 127). Les économistes contemporains intéressés par ces questions se placent généralement dans cette tradition instrumentaliste parétienne. Bien sûr, il y a le cas plus complexe de théoriciens comme Debreu adeptes d'une approche topologique de la théorie des prix relatifs dans laquelle,

comme il l'écrit (en bon bourbakiste), « la théorie [...] est logiquement complètement disjointe de ses interprétations » ([1959] 1966, p. VIII). La version moderne de l'équilibre général a cessé depuis bientôt un demi-siècle de prétendre à une quelconque cohérence externe : pour ces auteurs, le référentiel n'est plus un quelconque système économique mais exclusivement la logique mathématique. Pour certains, ces auteurs cessent d'être des économistes pour n'être plus « que » des mathématiciens.

Les défenseurs sophistiqués de la théorie de l'équilibre général admettent alors volontiers aujourd'hui que son caractère heuristique est plus lié à l'écart qu'à la proximité de ce modèle à une quelconque réalité. Cette conception moderne du rapport entre la portée explicative de la théorie de l'équilibre général et son statut épistémologique n'est que le dernier avatar d'un long débat qui a commencé avec Walras et Pareto. Cette vieille opposition entre les deux pères fondateurs de la théorie de l'équilibre général marque particulièrement bien la rupture entre la vieille économie politique et la théorie économique moderne. Pour l'inventeur de la théorie de l'équilibre général (un « réaliste » au sens de la querelle des universaux), les lois qui gouvernent les faits sont antérieures aux faits (*universalis ante rem*); pour son successeur qui se qualifie de « nominaliste parmi les nominalistes », les faits préexistent aux lois et aux idées qui en découlent (*universalis post rem*). Alors que Walras affirme que la science pure permet d'atteindre une compréhension d'une vérité (ontologique ?), Pareto défendra toujours l'idée que l'on ne peut atteindre qu'une connaissance imparfaite des phénomènes, « une première approximation » de ceux-ci, mais que jamais le scientifique ne saurait connaître le « phénomène idéal ». Les uniformités ou les généralités théoriques se déduisent des faits qu'elles organisent. Les théories ne sont donc que relatives; seuls les faits sont réellement importants.

Walras adopte ainsi tout au long de sa carrière une approche fortement rationaliste. Ses efforts théoriques se placent toujours à un niveau d'abstraction élevé. Il marque un certain dédain pour la question de la pertinence empirique de ses abstractions au nombre desquelles on trouve par exemple l'hypothèse d'individus parfaitement clairvoyants, la non-prise en compte des échanges hors équilibre et l'absence de toute dimension temporelle. Loin donc d'une « realisticness » tant prônée par Pareto, Walras semble surtout intéressé par la construction d'un système d'économie pure logiquement cohérent. Le « positivisme » de Walras se résume en une affirmation, plutôt vague, sur la nécessité de fonder toute connaissance dans l'expérience. En dépit de cette mince concession à une science empirique, la science pure de Walras a une saveur presque exclusivement logico-déductive : même s'il est souvent invoqué, le fondement de la démarche scientifique dans l'expérience sert, chez Walras, à légitimer la scientificité des connaissances les plus abstraites (y compris la connaissance métaphysique).

En dépit de grandes similitudes, les différences entre l'apparat analytique de Walras et celui de Pareto sont bien connues. Dans un premier temps, Pareto tente en fait de concilier l'approche individualiste (et utilitariste) de l'agent hédoniste empruntée à Edgeworth avec le concept walrassien d'équilibre général. Abandonnant l'idée de la mesure cardinale de l'utilité individuelle de Walras pour une approche ordinaliste, Pareto construit l'une des premières versions de la théorie moderne du choix rationnel qu'il emboîte dans une théorie générale de l'action. Sur cette base, il introduit l'idée d'optimum social (l'optimum « parétien ») qui, à

l'exemple de la démarche d'Edgeworth, implique qu'aucun agent ne peut améliorer son niveau de bien-être sans porter atteinte à celui d'au moins un autre agent. L'impossibilité d'effectuer des comparaisons interpersonnelles d'utilité exclut alors une classification de tous les états sociaux possibles. Grâce à cette analyse centrée sur le comportement de l'agent, Pareto cherche à expliquer comment se construisent, par le biais de l'interaction de ces agents, les différentes structures de marché dont l'équilibre concurrentiel walrassien n'est qu'un cas parmi d'autres. Le *Cours d'économie politique* (1896-97) est traversé par cette double influence walraso-edgeworthienne. Reposant sur un référent des phénomènes contingents, son approche reste essentiellement empiriste, déductive-concrète et « vérificationniste ». Cette épistémologie exerce une influence décisive sur l'abandon d'une théorie walrasienne de l'agent fondée sur une utilité marginale non empiriquement vérifiable au profit d'une théorie du choix rationnel. Cela implique alors naturellement une coordination de ce choix analytique avec une redéfinition des champs d'analyse respectifs de la théorie économique et de la sociologie. Dans son *Manuel d'économie politique* (1909) puis dans son *Traité de sociologie générale* (1917-19), tout en maintenant avec sa théorie de l'action une parfaite continuité entre théorie économique et sociologie, Pareto restreindra pourtant la validité de la première aux *actions logiques* de l'*homo oeconomicus* à la base de l'équilibre économique général et fera des *actions non logiques* (mais non illogiques) le sujet par excellence de la sociologie.

La « scientification » de la théorie de l'équilibre général passe pour Pareto¹ par l'application stricte de la méthode d'analyse et de synthèse (empruntée à la physique) qui n'est alors applicable qu'aux actions logiques, première approximation d'une « réalité » qui ne peut être appréhendée que par l'interdépendance de toutes les sciences sociales. L'épistémologie parétienne force ainsi la théorie de l'équilibre économique général à réduire ses ambitions. Jusqu'à très récemment, la plupart des économistes sont restés sourds à cette suggestion. Ainsi, et pour la première fois dans l'histoire de l'équilibre économique général, même si Pareto s'approprie les outils de la théorie de l'équilibre économique général walrasien, l'utilisation qu'il en fait se démarque complètement de la vision de son prédécesseur.

L'hostilité de Walras envers toute approche empiriste de type parétien apparaît dans des nombreuses remarques disséminées tout au long de son œuvre. En particulier, une de ses « notes d'humeur » illustre sans équivoque et d'une manière particulièrement concise la distance méthodologique et épistémologique qui sépare les deux auteurs de l'École de Lausanne : « M. P(areto) croit que le but de la science est de se rapprocher de plus en plus de la réalité par des approximations successives. Et moi je crois que le but de la science est de rapprocher la réalité d'un certain idéal ; c'est pourquoi je formule cet idéal » (Léon Walras, 2000, p. 567).

La continuité du programme scientifique nécessaire à l'apparition d'une École de pensée semble ainsi être beaucoup moins assurée lorsque l'on tient compte des

¹ A ce propos, voir l'analyse très fine de Steiner (1994) de la critique de Pareto sur les rapports qu'établit Walras entre économie pure et économie sociale. Voir également Legris et Ragni qui parlent très justement du « désaccord » entre les deux auteurs sur le « recouvrement du champ de l'économie » dans leurs œuvres respectives (1999, p. 325).

conceptions épistémologiques respectives de Walras et de Pareto. En bref, peut-on sérieusement encore parler d'une « Ecole de Lausanne » si la convergence de vue entre ses deux grands fondateurs se borne à l'adoption d'un instrument mathématique commun ?

En effet, sur le plan épistémologique, la distance entre Walras et Pareto ne concerne pas exclusivement les conditions de validité et les méthodes du savoir scientifique, mais implique, plus profondément, la nature de ce savoir. Pour Pareto, le référent de la théorie est identifié aux phénomènes contingents que le scientifique cherche à appréhender par étapes successives. Pour Walras, le théoricien pur cherche à saisir l'essence des phénomènes qui n'est qu'imparfaitement présente dans le contingent. De ce point de vue, l'appareil mathématique formel de l'équilibre économique général, bien que similaire, se réfère à deux objets différents : le contingent et l'idéal. Il n'est alors pas étonnant que pour Pareto, l'utilisation par Walras de la théorie de l'équilibre général pour soutenir sa théorie de la justice transforme cette théorie pure « en une branche de la métaphysique »².

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- Bridel, P. et Mornati, F., *De l'équilibre général comme 'branche de la métaphysique'; ou de l'opinion de Pareto sur le projet walrasien*, « Revue économique », 60, 2009, pp. 869-890.
- Snowdon, B. & Vane, H.R., *Modern Macroeconomics. Its Origins, Development and Current State*, Cheltenham, Edward Elgar, 2005.
- Debreu, G., *Théorie de la valeur*, Paris, Dunod, 1966.
- Legris, A et Ragni, L., *Recouvrement du champ de l'économie dans l'oeuvre de Vilfredo Pareto: une mise en perspective du désaccord avec Léon Walras*, « Revue européenne des sciences sociales », 116, 1999, pp. 325-346.
- Steiner, P., *Pareto contre Walras: le cas de l'économie sociale*, « Economie et Sociétés », 20-21, 1994, pp. 53-73.
- Walras, L., *Œuvres diverses*, t. XIII, éditées sous la direction de P. Dockès, Paris, Economica, 2000.

² Pour un développement systématique de la critique parétienne, voir Bridel et Mornati (2009).